

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2^{ème} année, No. 63. — Samedi, 18 juillet 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



ÉTATS-UNIS. — UNE FAMILLE SURPRISE PAR UNE TROMBE DANS L'ÉTAT DE L'IOWA

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 18 juillet 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Nos Primes.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le pianophobe par Maurice O'Reilly.—Un conseil par semaine.—Poésie : Un nid, par E. Souvestre.—Presque.—Notes et impressions.—La Porteuse de Pain (suite).—L'esclavage en Chine. Quelques pensées sur les femmes.—Récréation de la famille : Charade, logographe, énigme et rébus.—Choses et autres.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Etats-Unis : Une famille surprise par une trombe.—Portraits de Jules Verne et de la reine Victoria.—Femme Herzégovine.—Un nid.—Gravure du feuillet.—Rébus.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel de nos primes, les principaux lots ont été réclamés par les personnes suivantes :

Adélarde Pageau, 235, rue Maisonneuve, \$50.00 ; Albert Desnoyers (chez Lanthier & Cie, chapeliers, 1663, rue Notre-Dame, \$25.00 ; J. Chartrand, 159, rue St-Martin, \$15.00 ; A. Contant, 23, rue Boyer, \$10.00 ; Jules Pavin, 667, rue St-Jacques (Ouest), \$4.00 ; J. H. Pellerin, 1215, rue Notre-Dame, \$2.00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.

ENTRE-NOUS

QUELLE affaire ! quel scandale !
Mon Dieu ! quel scandale !

Quoi ! des gens que l'on disait—et qui se disaient, surtout—si vertueux, si moraux, si religieux, si bons, si purs, si sévères, si graves, si prudes, si collets-montés, si... etc.

Des gens qui posaient pour la vertu, l'honnêteté, la pureté, etc.

Enfin, des gens que tout le monde respectait, considérait et saluait ; que l'on donnait pour modèles aux hommes de tous les pays.

Eh bien ! ces gens-là mènent une vie de bâtons de chaises, ils se conduisent comme des polichinelles et n'ont de respect pour rien, ni pour personne.

* * *

Pour être franc, je m'en étais toujours douté, mais comme je ne passe pas pour aimer beaucoup ces gaillards-là, je le disais tout bas, pour ne pas me faire accuser de partialité, de fanatisme et autres jolies qualités que l'on donne généralement aux gens qui ne sont pas de notre opinion.

Aujourd'hui, la bombe a éclaté, et le bruit de l'explosion a été entendu de tous les points du globe.

C'est le *Pall Mall Gazette* qui vient de menacer de découvrir le pot aux roses.

Il règne, paraît-il, dans la haute société anglaise, une dépravation dont on ne peut pas se faire une idée, et la publication des horreurs commises à Londres ferait dresser les cheveux.

L'article de la *Gazette* a produit une sensation sans exemple, et l'attitude pleine de défi de ce journal semble prouver qu'il est sûr de ce qu'il avance.

Voyez, du reste, comme il s'exprime :

On supprime souvent des journaux à Vienne, mais il est impossible de porter une telle atteinte à la liberté de la presse à Londres. Au lieu de faire la guerre aux enfants dans les rues, que les autorités agissent contre les personnes qui sont responsables des désordres que nous avons signalés. Si nous avons publié des obscénités, que l'on tente des poursuites contre nous.

Nous n'ions avoir publié des articles qui blessent la pudeur, et nous déclarons que les autorités feront preuve de lâcheté si elles ne nous poursuivent point, après avoir dit que la *Gazette* était un journal obscène.

Nous avons choisi ce mode de publicité afin de signaler les horreurs dont nous sommes environnés. Plus la publicité sera grande, plus il nous sera facile de prouver ce que nous avons avancé. Nous pouvons produire des témoins, à partir du duc de Canterbury et du prince de Galles, en descendant jusqu'à madame Jeffries, et nous ferons interroger ceux qui nous ont fourni des renseignements.

Que ceux qui ne veulent pas saper la société par sa base réfléchissent avant de nous forcer à confronter en Cour des femmes de mauvaise vie avec des princesses du sang, des personnages de haut rang avec les victimes de leurs passions.

Je respecte trop les lecteurs du *MONDE ILLUSTRÉ* pour citer les articles auxquels on fait allusion, mais l'extrait que l'on vient de lire prouve que le mal s'étend du haut en bas.

* * *

La rue Northumberland, où se publie le *Pall Mall Gazette*, est depuis huit jours encombrée par une foule immense, et à l'heure où paraît le journal, les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée ont déjà été enfoncées plusieurs fois.

Des femmes et des enfants ont été renversés et blessés grièvement.

Les exemplaires du journal se vendent avec une rapidité inouïe et à des prix exorbitants. Les vendeurs de journaux sont dans la jubilation, ils demandent un, deux, trois chelins pour un numéro, et font fortune.

La famille royale, la Cour, la Chambre des Lords, les tribunaux, se sont émus de ce scandale et on ne s'occupe que de cette affaire dans tout l'Empire britannique.

Le cardinal Manning a accepté la proposition des propriétaires de la *Gazette* de soumettre une preuve complète des révélations, y compris les noms et les détails, à un certain nombre de personnes respectables.

Le cardinal Manning, le comte de Shaftesbury, le comte de Dalhousie, M. Samuel Morley et M. Howard Vincent, auraient le privilège de faire le rapport qu'ils jugeront convenable.

* * *

Voici donc le premier acte joué.

Le second nous sera connu dans quelques mois, probablement pas avant, car on conçoit qu'il faudra entendre des centaines de témoins et s'entourer de tous les renseignements nécessaires.

Quand au dénouement, il sera peut-être terrible.

Quand le peuple voit que la classe dirigeante (comme certaines gens nomment la noblesse de nom et la noblesse d'argent) commet des infamies sans nom, il est bien près de se fâcher.

* * *

Ceci est pour l'Angleterre, mais en Allemagne c'est bien autre chose, et il faut vraiment que le peuple y soit abruti au dernier degré pour supporter ce qu'on lui fait souffrir.

Il y a quelques jours, un scandale incroyable a eu lieu à Berlin.

Un prince, proche parent du vieil empereur et fils d'un général célèbre, après être allé à un dîner au château de Sans Souci, près de Berlin, avec quelques amis, s'est rendu dans un endroit fréquenté par la jeunesse dorée.

La tête un peu chaude déjà, ils ont commencé à crier et à chanter et ont fini par lancer les bouteilles par les fenêtres.

Au milieu de cette orgie, le prince s'est querellé avec le lieutenant Priwitz, du premier régiment des cuirassiers, et l'a frappé à la figure.

La police est arrivée sur ces entrefaites et a renvoyé les jeunes gens chez eux.

Le lieutenant Priwitz, se trouvant déshonoré vis-à-vis ses camarades et l'étiquette défendant un duel avec un prince de la maison de Hohenzollern, s'est logé une balle dans la tête et a laissé une lettre expliquant les motifs de son suicide.

L'empereur, en apprenant cette nouvelle, a envoyé une lettre de condoléance au père du lieutenant.

Voilà comment les choses se passent à Berlin, dans un pays où on a aussi la prétention de poser pour la vertu.

Si un prince, un roi ou un empereur se permettait de nos jours de souffleter un Canadien-Français, je crois qu'il aurait vite la monnaie de sa pièce.

* * *

Il ne se passe guère de semaines où vous ne voyez exposés, dans les vitrines des encadreurs où des marchands de gravures, des portraits de braves gens qui se sont payé la fantaisie de se faire *pourtraire*.

La plupart sont très mauvais, mais cela importe peu, le public a si peu l'habitude d'en voir de bons qu'il finit peut-être par croire qu'on ne peut en faire de meilleurs.

Ces sortes d'expositions profitent à l'artiste (qui parfois n'a jamais appris le dessin), son nom est mis en évidence et cela peut amener des clients.

Ce que je comprends moins, cependant, c'est l'intérêt que peut avoir madame X..., par exemple, à faire connaître au public qu'elle a le nez mal fait et le teint couleur de lie de vin.

Puisque l'œuvre de l'artiste a été acceptée, c'est qu'elle est fidèle, mais enfin ce n'est pas une raison pour afficher ainsi les laideurs que l'on cherche généralement à cacher.

Il y a peu de temps, j'ai remarqué ainsi un portrait de femme, dont la figure portait tous les signes d'une décomposition déjà avancée.

Qu'un tel phénomène existe, c'est possible, quoiqu'à vrai dire j'en doute fort, mais il vaudrait mieux, je crois, ne pas le rendre aussi public.

Un de nos excellents artistes, à qui je parlais l'autre jour de cette singulière manie, me demandait si on ne pourrait pas forcer les gens qui exposent ces horreurs, à obtenir au préalable une autorisation du bureau de santé.

Hélas ! non, et c'est bien malheureux !

* * *

La princesse Béatrice a bien eu trente mille louis sterling de dotation, comme je vous le disais dernièrement.

Quelques membres de la gauche du parlement anglais ont trouvé d'assez bonnes raisons à l'appui de l'opposition qu'ils ont faite à la proposition du ministère, mais rien ne vaut la réflexion faite en 1640, par un député français.

C'était à propos du mariage du duc d'Orléans, et le ministère demandait à la chambre de voter à cette occasion cent trente mille francs d'épingles ou de dotation, si vous aimez mieux.

"Cent trente mille francs d'épingles, s'écrie M. de Montlaville, j'ai une tante qui en dépense pour douze sous par an, et qui en perd considérablement !"

LÉON LEDIEU.

LE PIANOPHOBE

I



la suite de quelles circonstances Théodore Bichon avait-il voué aux pianos cette haine implacable qui fut le côté légendaire de son existence ? Nul ne l'a jamais su. Mais son père, sa mère, deux sœurs et trois frères étaient virtuoses consommés sur cet instrument, et il est permis de croire que la jeunesse de Théodore fut condamnée au piano forcé à perpétuité.

Paréil à un estomac délabré par des repas trop copieux, ses oreilles eurent une indigestion de valse et d'exercices ; et à l'audition d'une sonate ou d'un concerto de longue haleine, elles éprouvaient une répugnance comparable à celle d'un dyspeptique, devant lequel on placerait quelque plantureux pâté encore tout chaud dans sa croûte dorée.

Aussi, quand il songea à se marier, Théodore fut bien décidé à prendre une femme qui ignorait ce que c'était une gamme. Mais là était la difficulté. A Montréal, toutes les jeunes filles jouent du piano, même celles qui ne le savent pas, et ces dernières sont peut-être plus acharnées que les autres à tapoter sur l'instrument cher à Thalberg.

Théodore chercha donc longtemps l'oiseau rare sans pouvoir le dénicher. Il parcourut toutes les classes de la société canadienne, passa du quartier Est au quartier Ouest, grimpa les côtes du Beaver Hall, descendit dans les ruelles du faubourg Ste-Anne, éprouva les trois races du royaume uni, se présenta même dans les familles exotiques. Partout il y rencontra de suaves demoiselles, des blondes, des brunes, des grosses, des maigres, des grandes, des petites, des moyennes, des belles-mères avançantes, des pères aimables, des frères prévenants ; mais hélas ! brune ou blonde, grosse ou maigre, petite ou grande, la jeune fille, après quelques instants de conversation, se mettait, sur un signe de

sa mère, au piano, et avec les premiers accords s'envolaient les premières illusions du pauvre Théodore.

— Pourquoi n'épousez-vous pas Mlle X... ? lui demandait on un soir. Elle est très jolie, et ses beaux yeux ne brillent que pour vous ; sa fortune est aussi rondelette que sa gracieuse personne, et vous êtes loin de déplaire à la famille. Laissez-vous passer le bonheur sans l'arrêter ? Prenez garde, vous savez ce que le proverbe arabe dit : " C'est une chance qui n'arrive qu'une seule fois dans la vie d'un homme ! "

— Mais elle joue du piano ! répondait avec désespoir Théodore.

— Voyons ! la raison n'est pas sérieuse, lui objectait-on ; de nos jours toute jeune fille doit être pianiste ; cela rentre dans le programme de l'éducation moderne, et à moins de vous unir à une manchote, vous ne trouverez pas une femme qui ne puisse accompagner un quadrille ; encore n'est-il pas bien sûr que votre manchote ne fasse la *haute* d'une seule main. Et après tout, vous n'êtes pas si ennemi de la musique qu'un morceau de piano doive tant vous effrayer !...

— Erreur complète, s'écriait avec éclat Théodore, c'est justement parce que je suis mélomane et très sensible à tout son harmonique, que mon système est éternel piano. Supposez, par exemple, que l'on vous enferme dans une chambre avec le signor Maddaleno ; cet artiste est de première force sur la petite flûte, et la petite flûte est ce qui rappelle de plus près le rossignol, ce roi des chanteurs. Mais que le signor se mette à souffler dans son instrument pendant quinze jours consécutifs, et vous m'en direz des nouvelles. Vous crierez grâce où vous deviendrez fou. Eh bien ! ce que vous ne pourriez supporter de la petite flûte, vous l'endurez journellement avec le piano ; mais vos oreilles blasées, endurcies, n'y font plus attention ; les notes entrent d'un côté et s'en vont par l'autre, sans vous causer de sensation agréable ou non. Vous avez de la musique comme vous respirez l'air : par habitude et en insouciant. Si vous passez dans les rues, les morceaux de piano sortent par la fenêtre sans atteindre vos sens. Si vous êtes en soirée et qu'une jeune personne exécute une valse ou quelque sonate, neuf fois sur dix vous causez de vos affaires, vous faites votre partie de cartes ou vous flirtez avec une jolie fille, sans plus vous soucier de l'artiste qui s'échine sur ses petits morceaux d'ivoire que si elle n'existait pas.

— Mais tout le monde n'est pas doué de ce privilège ; il en est d'autres, et je suis de ce nombre, qui, soit par excès de délicatesse du nerf auditif, soit par une malédiction de la Providence, sont forcés, malgré eux, de porter attention aux flots harmoniques qui viennent les inonder. Pour ceux-là, Montréal est un enfer, et partout où ils se rendent, ils sont poursuivis par la pianomanie de leurs concitoyens. Il est des places où cela tourne à la folie. Je vous citerai la rue Sanguinet, qui possède quatre-vingt-dix-sept pianos, jouant parfois ensemble et le même air—je ne m'y aventure plus jamais. J'ai demeuré dans ce quartier le printemps dernier, et durant toute cette saison j'ai été obsédé par *Dolorès*, aujourd'hui c'est le tour du *Petit Bleu*, bientôt on passera à *Stéphanie*. Impossible pour nous d'échapper à ces scies. Le soir, nous les retrouvons au bal ou dans les veillées de famille, et quand, fatigués, nous nous mettons au lit, elles traversent souvent les cloisons de la maison voisine pour venir nous y trouver. Ah ! Lavigne est un bien grand misérable, et je lui attribue une bonne part de cette torture que Dante aurait signalée dans sa divine comédie, s'il avait eu le malheur de connaître les pianos... Mais je crois vous avoir suffisamment édifié et vous avoir prouvé que je ne donnerai jamais mon nom à une pianiste, eût-elle la beauté de Vénus sortant de l'onde et la richesse de feu Crésus ! "

Et comme les assistants riaient de cette sortie du pianophobe, tout en lui disant qu'avec de pareilles résolutions il était certain de moisir dans un célibat perpétuel :

— Pas du tout, répondait Théodore, ma décision est prise ; dès demain je pars au fin fond des campagnes pour y découvrir quelque bonne grosse fille, élevée dans la simplicité rustique et l'igno-

rance du piano. Elle ne sera peut-être pas très ferrée sur la grammaire ; les usages du monde auront sans doute bien des secrets pour elle ; mais qu'importe ! Ces soi-disantes qualités qui lui manqueront n'ont jamais contribué au bonheur d'un mari ; et aux charmes que je pourrai découvrir à la longue chez ma future épouse, j'ajouterai toujours celui d'avoir mes oreilles tranquilles !

II

Théodore Bichon avait enfin mis la main sur l'idéal tant rêvé. C'était à cent cinquante milles de Québec, dans un village éloigné de toute civilisation ; à trois jours de voiture du plus proche chemin de fer quand les routes étaient bonnes, car après les pluies et les tempêtes de neiges, elles n'étaient plus carrossables. Dans ce coin bienheureux, la vie avait conservé la simplicité primitive de l'époque d'Abraham ; on n'y connaissait qu'un seul chapeau de castor, propriété du notable de l'endroit, qui l'exhibait à Pâques et au jour de l'An. Il n'y avait même pas d'orgue dans l'église, et un serpent accompagnait les chœurs, ce qui fit bien plaisir à Théodore. Pour toute musique, les chœurs frais et rustiques des paysans venant le soir des travaux champêtres, et les roulades étincelantes des rossignols dans les bois d'alentour.

Elle, — c'était la fille du père Bourdeau, l'heureux propriétaire du chapeau de castor et des meilleures terres du village, — une grosse réjouie, bien charpentée, aux joues rouges comme des pommes frites, d'une santé à coloniser un comté et d'une force à retenir une vache par ses cornes. Théodore avait été émerveillé, transporté, ébloui.

— Voilà donc, se disait-il avec enthousiasme, la femme telle que Dieu l'a créée, simple, solide, vigoureuse et n'ayant pas de piano !

Le mariage eut bientôt lieu avec beaucoup d'apparat ; le père Bourdeau, possesseur de biens assez importants et n'ayant que cette seule fille, avait voulu faire les choses grandement. Il y eut des invités de dix milles à la ronde, et plusieurs dames firent venir des toilettes de Québec. Tout contribua à la beauté de la cérémonie ; la messe fut chantée avec pompe, l'allocution du curé arracha les larmes de quelques âmes sensibles, et le serpent se surpassa par d'audacieuses fioritures jusque-là inconnues des paroissiens de X... Théodore était attendri.

Après la messe on se dirigea vers la demeure des parents, où un repas plantureux attendait les gens de la noce. Comme chacun allait s'apprêter avant de se mettre à table, les dames ôtaient leurs châles et leurs chapeaux, tandis que les hommes prenaient un petit coup pour se donner de l'appétit, la mère Bourdeau, s'approchant sournoisement de son nouveau gendre, lui dit mystérieusement, tout en faisant un signe à sa fille :

— Eh ! M. Bichon, c'est le moment de vous faire la petite surprise... Nanie n'est pas aussi *habituée* que vous pourriez le croire, allez !... Elle a eu six mois d'*induction* à Québec, elle a bien des talents, et vous allez être joliment content... voyez plutôt...

Et la bonne femme, ouvrant la porte d'une pièce voisine, montra d'un geste triomphant aux yeux épouvantés de Théodore... un piano.

— Allons, Nanie... va nous faire entendre ton morceau... celui que tu sais... *l'homme cuit l'homme*....

— *Home sweet home*, oui, maman ! attendez que j'ôte mes gants."

Mais déjà Théodore était tombé en syncope.

Il ne reprit connaissance que deux jours après, et quitta X... pour être interné à l'asile de Beauport, où il se trouve aujourd'hui dans la section des incurables.

Dieu lui a fait une grâce : il n'aura jamais entendu sa femme jouer du piano !

MAURICE O'REILLY.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Ceux qui ont éprouvé des douleurs d'oreilles savent quelles souffrances atroces elles font endurer. On parvient rapidement à se procurer du calme par l'application sur l'oreille d'un petit sachet de grains d'avoine très chauds.

On renouvelle les sachets lorsqu'ils sont froids.

LE NID

Moins on tient de place, plus on est à couvert ; une feuille suffit au nid de l'oiseau mouche.

De ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble :
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble ?
Pour la couvrir, vois-tu les rameaux se ployer ?
Les petits sont cachés dans leur couche de mousse ;
Ils sont tous endormis !... Oh ! viens, ta voix est douce
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encore la mère les recouvre ;
Son œil appesanti se referme et s'entrouvre,
Et son amour longtemps lutte avec le sommeil ;
Elle s'endort enfin... vois comme elle repose !
Elle n'a rien, pourtant, qu'un nid sous une rose
Et sa part de notre soleil !

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile :
A peine s'il contient sa famille tranquille ;
Mais là le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez !... Elle n'est ici que passagère,
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous !

Et nous, pourtant, mortels, nous, passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle.
Le présent est flétri par nos vœux d'avenir ;
Nous demandons plus d'air, plus de jours, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand !... Ah ! faut-il tant de
Pour aimer un jour... et mourir. place.

E. SOUVESTRE

PRESQUE

CÉSAR croyait que, dans une entreprise militaire, rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

Il y a plus d'une chose dont on peut dire que lorsqu'elle est *presque* faite, elle n'est pas faite du tout.

Vous êtes arrivé à la gare *presque* à l'heure, c'est-à-dire juste à temps pour manquer le train.

Vous avez *presque* sauvé un homme : c'est-à-dire qu'il a échappé à votre main qui venait de le saisir, et que vous l'avez vu se noyer sous vos yeux.

Vous avez demandé votre chemin à un passant qui était *presque* sûr de le savoir : vous avez suivi ses directions et vous vous êtes complètement égaré.

Presque à temps signifiant tout à fait en retard ; *presque* sauvé tout à fait perdu ; et s'il s'est trouvé que votre guide, qui était *presque* sur le chemin, l'ignorait absolument.

Jamais, dans les choses ordinaires de la vie, on ne se contente du *presque*, de *l'à peu près*.

Un enfant qui *sait à peu près* ses leçons ne tarde pas à les oublier.

Un employé qui fait *à peu près* son service n'est pas estimé de ses chefs et ne monte pas en grade.

Presque : c'est le voyageur qui s'arrête sur la route, fatigué, découragé ou détourné par d'autres objets, avant d'avoir atteint le but de son voyage.

Presque : c'est le général qui fait sonner la retraite sans avoir su ou voulu accomplir l'effort suprême qui lui aurait donné la victoire.

Presque : c'est l'inventeur qui a dépensé la plus grande partie de sa fortune à la poursuite d'une idée, et qui, parce qu'il a reculé devant un dernier sacrifice, voit disparaître avec l'objet presque réalisé de ses rêves et de ses recherches tout le fruit de son travail.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il n'est pas toujours prudent d'empêcher ce qu'on aurait dû défendre d'abord.—LÉON GOZLAN.

La vérité est la seule chose qui ne soit pas susceptible de progrès.—JOS. BILLINGS.

Dans un temps où chacun court après l'extraordinaire, la vraie originalité c'est le bon sens.—G. M. VALTOUR.

Il y a des gens qui n'ont de volonté que pour ne pas vouloir, mais alors ils en ont prodigieusement.—KARL.

L'honneur est une plante délicate qui a ses racines autant dans l'amour-propre que dans la conscience de l'homme.—F. DUCING.



M. JULES VERNE.



SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA.



FEMME HERZÉGOVINE.



UN NID.

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)
—o—

LXVI

LUCIEN fut singulièrement déconcerté par cette réponse, mais il se souvint de la recommandation de son ami Georges, et il s'empressa d'ajouter :

—Je viens de la part de monsieur Darier, l'avocat de M. Harmant.

Le concierge majestueux prit aussitôt une physionomie souriante.

—C'est différent, monsieur, répliqua-t-il, mademoiselle m'avait prévenu de votre visite. Veuillez traverser la cour et gravir le perron de l'hôtel. Je vais avertir monsieur Théodore.

Lucien suivit le valet de chambre. Celui-ci, le précédant toujours, traversa deux ou trois pièces d'une grande richesse, souleva une portière et dit :

—Mademoiselle, la personne envoyée à mademoiselle par l'avocat de monsieur.

—Faites entrer, répondit Mary.

—Vous êtes, monsieur, dit-elle avec un sourire, très chaudement recommandé par monsieur Georges Darier pour qui mon père fait profession d'une estime toute particulière.

—Georges Darier, mademoiselle, est mon meilleur ami, mon camarade d'enfance.

—Je vous attendais, monsieur.

—Je suis profondément touché, mademoiselle, du grand honneur que vous daignez me faire en me recevant. Georges m'a dit que vous voudriez bien me prêter votre appui tout-puissant et me présenter à monsieur votre père à qui j'apporte une lettre de recommandation de mon ami Georges.

Lucien parlait d'un ton respectueux, mais qui n'avait rien de trop humble, ni de platement obséquieux ; il sollicitait une faveur en homme qui, sachant ce qu'il vaut, se sent digne de l'obtenir. Mary ferma les yeux à demi sous la caresse de la voix douce et bien timbrée de son visiteur.

—Asseyez-vous, monsieur, dit-elle en désignant de la main un siège, nous allons causer.

Le fiancé de Lucie s'assit. Mademoiselle Harmant continua :

—Monsieur Darier m'a dit que vous aviez beaucoup de talent, beaucoup de courage ; que jusqu'à ce jour l'occasion d'utiliser vos aptitudes vous avait manqué, et que vous désiriez vivement trouver une position dans la grande usine que mon père doit ouvrir prochainement...

—Cette position, mademoiselle, si elle m'était donnée, assurerait mon avenir, interrompit Lucien.

Mary poursuivit :

—J'ai répondu à monsieur Darier que les concurrents étaient nombreux et l'emploi de directeur des travaux très envié ; mais en même temps je lui ai promis de faire tout ce qui dépendrait de moi, afin d'obtenir que vous soyez préféré, que vous l'emportiez sur vos concurrents. Pour arriver à ce but, il importe que vous soyez le premier à voir

mon père, ajouta la jeune fille en souriant ; je vous présenterai donc à mon père et j'appuierai votre requête.

—C'est du fond du cœur que je vous remercie, mademoiselle, répondit Lucien très ému. Le découragement s'était emparé de moi, je croyais qu'une chance mauvaise me poursuivrait jusqu'au bout dans la vie. Grâce à vous, je renais à l'espérance.

Mary écoutait le jeune homme avec un trouble profond, dont elle ne se rendait pas bien compte, mais qui lui semblait délicieux. Ses yeux se fixaient avec complaisance sur la figure franche et loyale du fils de Jules Labroue.

—Je ferai donc tout ce qui dépendra de moi, reprit-elle ; j'aurais voulu vous voir aujourd'hui même emporter d'ici une certitude au lieu d'une espérance, malheureusement c'est impossible.

—Impossible ! répéta Lucien en tressaillant.

—Oui, et cela pour la meilleure de toutes les raisons. Mon père n'est point de retour. Au moment où je l'attendais, j'ai reçu de lui, hier, une dépêche m'annonçant qu'il était obligé de passer un

—Vers neuf heures et demie du matin. Mon père sera pressé sans doute d'aller inspecter ses travaux de Courbevoie. Il est essentiel, je le répète, que vous soyez le premier à le voir, et je vous attendrai, comme aujourd'hui, pour vous présenter.

—Ai-je besoin d'affirmer que je serai exact ? Lucien se leva.

—A demain donc, mademoiselle ! ajouta-t-il. Mary était déjà debout.

—A demain, monsieur ! Mais j'y songe, fit-elle en riant, je ne sais pas votre nom.

—Lucien Labroue, répondit le jeune homme.

—Lucien Labroue, répéta Mary, je ne l'oublierai pas. Comptez, monsieur Lucien, que vous ferez bientôt partie de la maison.

Le visiteur s'inclina, le cœur gonflé de joie, et sortit du petit salon. La fille de Paul Harmant voulut le reconduire jusqu'au vestibule, s'arrêta sur la plus haute marche du perron, et le regarda traverser la cour.

—Lucien, Lucien, répétait-elle à demi voix, ce protégé fait honneur à M. Georges Darier. Son visage exprime la franchise. La loyauté brille dans ses yeux. Je viens de le voir pour la première fois, et il me semble qu'il est déjà un vieil ami pour moi. Il faut qu'il plaise à mon père, il faut que mon père lui confie la direction de ses travaux. Je le veux et cela sera !

Mary, impatiente de le voir, alla le chercher en voiture à la gare du Nord. Le millionnaire fut frappé du changement survenu pendant son voyage dans l'apparence de sa fille, et il éprouva une profonde douleur. Nous savons que le misérable, qui s'était nommé Jacques Garaud, avait un cœur de père et qu'il adorait son enfant. Après les premiers embrassements, il demanda à Mary s'il s'était passé quelque chose à l'hôtel depuis la dernière lettre qu'elle lui avait adressée en Belgique. La jeune fille le renseigna, mais sans dire un mot de Lucien Labroue. Ce silence était le résultat d'un plan que nous connaissons bientôt.

—Parle-moi de toi surtout, chère enfant, reprit Paul Harmant en serrant Mary dans ses bras. Tu me parais plus souffrante qu'au moment de mon départ.

—C'est une illusion, mon bon père, répondit Mary d'un ton gai. Il est certain qu'en ton absence le temps m'a semblé long, mais l'ennui n'a exercé aucune influence funeste sur ma santé. Je ne souffre pas, je me sens l'âme joyeuse, et je t'assure qu'en ce moment je me porte à



Affublée du grand tablier bleu à bavette, elle commença sa tournée.—(Voir, page 78, col. 2.)

jour de plus en Belgique et qu'il n'arriverait que ce soir.

Lucien avait eu peur. Il poussa un soupir d'alègement.

—Ce n'est qu'un retard sans importance, répliqua-t-il. La journée d'aujourd'hui n'en est pas moins heureuse, mademoiselle, puisque j'aurai eu la joie de vous voir et de plaider ma cause devant vous.

—Et vous avez bien plaidé, monsieur, fit Mary en devenant pourpre à son insu. Près de moi, votre cause est gagnée, et je compte que monsieur Darier et moi nous serons aussi heureux auprès de mon père.

—A présent que je vous connais, mademoiselle, je n'en doute plus.

—Il faudra donc revenir demain.

—A quelle heure ?

merveille.

Malheureusement, une petite toux sèche vint démentir les paroles de la jeune fille et donner une nouvelle intensité aux angoisses paternelles de Jacques Garaud.

LXVII

Le landeau qui ramenait le millionnaire et sa fille arriva à l'hôtel de la rue Murillo quelques minutes seulement avant l'heure du dîner. Le faux Paul Harmant monta dans sa chambre pour quitter son costume de voyage et redescendit aussitôt se mettre à table. Mary était de belle humeur. Sa gaieté communicative et ses gracieuses câlineries amenèrent un sourire sur les lèvres de son père.

—As-tu revu Georges Darier ? demanda-t-il au milieu d'une conversation très animée.

—Une fois.

—Que voulait-il ?

—Je causerai avec toi du motif de sa visite, mais demain.

—Pourquoi pas immédiatement ?

—Parce que, tout à la joie de te revoir, je désire ne point parler d'affaires aujourd'hui. Sortiras-tu de bonne heure, demain ?

—Certes ! Après une absence de trois semaines, j'ai grand besoin de visiter mes travaux. J'ai reçu des lettres de mon architecte, qui me dit que tout va bien et promet d'être en mesure de me livrer les bâtiments à la fin du mois ; mais rien ne vaut le coup d'œil du maître.

—A quelle heure sortiras-tu ?

—Pourquoi me demandes-tu cela, mignonne ?

—J'ai besoin de le savoir, répliqua Mary en riant.

—J'ai donné rendez-vous à mon architecte à midi, près des travaux.

—Alors, tu n'auras pas besoin de partir d'ici avant onze heures ?

—C'est ce qui te trompe... j'ai de nombreuses courses à faire avant d'aller à Courbevoie.

—A quelle heure déjeuneras-tu donc ?

—Je déjeunerai dehors.

—Tu ne me causeras point le chagrin de me laisser déjeuner seule le lendemain de ton retour ! Tes nombreuses courses seront remises à l'après-midi. Nous nous mettrons à table à dix heures et tu partiras ensuite. N'est-ce pas, petit père ?

—Est-ce qu'il m'est possible de te désobéir, chère mignonne ! répliqua le faux Paul Harmant en embrassant sa fille qui lui tendait son front. Mais pourquoi ce caprice ?

—C'est un secret.

—Ne puis-je le connaître tout de suite, ce secret ?

—Non, demain.

—Cependant...

—Parlons d'autre chose. Es-tu satisfait des résultats de ton voyage ?

—On ne saurait l'être davantage. J'ai d'importants travaux à exécuter pour plusieurs grands maîtres de forges. Il faut même que je m'occupe de trouver le plus promptement possible d'habiles dessinateurs.

Mary dressa l'oreille. L'industriel continua :

—En attendant la fin des travaux, j'installerai provisoirement un atelier de dessin, ici, dans la grande pièce du rez-de-chaussée, qui touche à la bibliothèque. De cette façon, j'aurai mes employés sous la main.

—Tu dois avoir reçu des demandes d'emploi ?

—Très nombreuses. Je les classerai demain, et je me renseignerai sur les postulants.

—Tu ne pourras surveiller à la fois tes maçons et tes dessinateurs... être en même temps à Paris et à Courbevoie.

—A coup sûr, puisque le don d'ubiquité me manque, répondit le millionnaire en riant. Mais, outre les contremaitres, j'aurai un garçon sérieux, intelligent, instruit, capable de conduire les travaux et de me remplacer.

—Un autre toi-même, enfin ?

—Oui.

—As-tu quelqu'un en vue ?

—Personne, quant à présent, et le choix sera difficile, car il s'agit d'un poste de confiance. Mais en cherchant bien...

—Oh ! tu trouveras.

—Compterais-tu, par hasard, me recommander un de tes protégés ? demanda le millionnaire en riant.

—Qui sait ? répondit la jeune fille en riant aussi. Mais tu dois être brisé de fatigue. Va te reposer, petit père, et demain nous causerons.

Lucien Labroue, en quittant la rue Murillo, était allé chez son ami Georges Darié, pour lui faire connaître l'absence de Paul Harmant et lui raconter l'entrevue qu'il venait d'avoir avec Mary. Après l'avoir écouté, Georges s'écria :

—Si j'avais douté du succès, je n'en douterais plus à cette heure. Ce que femme veut, Dieu le veut. Ta commission de directeur des travaux est signée d'avance.

Lucie attendait le retour de son fiancé avec une impatience plus facile à comprendre qu'à décrire. Lucien lui raconta, comme à Georges, ce qui s'était passé.

—Je jugeais bien mademoiselle Mary ! dit la jeune fille rayonnante ; je vous le répète, c'est un ange ! Ce qu'elle a promis, elle le tiendra !

Le lendemain, de très bonne heure, Paul Harmant, assis devant le bureau de sa bibliothèque, mettait en ordre les papiers entassés sur ce bureau et dépouillait sa correspondance. Parmi les lettres arrivées pendant son voyage, s'en trouvait une portant le timbre des Etats-Us. Il l'ouvrit avec une précipitation inquiète, car il venait de reconnaître l'écriture d'Ovide Soliveau. Cette lettre ne contenait que les quelques lignes suivantes :

“ Mon cher cousin,

“ Depuis ton départ, j'éprouve de cruelles déceptions. Les affaires de l'ancienne maison James Mortimer et Paul Harmant, dont je suis le successeur, diminuent de jour en jour. Ton départ a porté à l'usine un coup funeste et, si cela continue, l'avenir me paraît inquiétant. Je commence à regretter pas mal de ne point t'avoir suivi en France, sans compter que les liens du sang sont bien forts et qu'il me semble difficile, parole d'honneur, de me passer de toi. Qui sait ? Peut-être nous reverrons-nous plutôt qu'on ne pense. A toi, comme toujours, mon cher Paul, et crois-moi ton cousin tout dévoué.

“ OVIDE SOLIVEAU.”

En lisant cette lettre, Paul Harmant avait pâli. Quand il eut achevé, il la froissa dans ses doigts avec colère.

—Ainsi, murmura-t-il d'une voix qui passait en sifflant entre ses dents serrées, ainsi le misérable conduit à sa ruine une maison semblable à celle qu'il a su m'escroquer par le chantage ! L'usine s'écroule, c'est évident. Ovide Soliveau marche à la banqueroute ! Mais comment ? Ah ! comment ? La passion du jeu explique tout. L'imbécile joue et perd ! Et au moment où je me croyais libre, débarrassé à tout jamais de ce gredin, il menace de venir me rejoindre.

Le faux Paul Harmant jeta au feu la lettre de son prétendu cousin, et se remit au travail ; mais les plus sombres préoccupations assiégeaient son esprit, et des rides profondes se creusaient sur son front. Mary, ce jour-là, n'avait point été beaucoup moins matinale que son père. Elle fit sa toilette rapidement, quoique non sans coquetterie, quitta son appartement, sonna son valet de chambre et lui dit :

—Vous vous souvenez de la personne qui s'est présentée ici hier matin avec une lettre de monsieur Darié ?

—Oui, mademoiselle.

—Cette personne reviendra aujourd'hui, à neuf heures et demie, pour voir mon père. Vous l'amènerez auprès de moi, dans le petit salon où je vais l'attendre.

—Bien, mademoiselle.

—Prévenez le concierge.

—A l'instant, mademoiselle.

Neuf heures sonnaient. Mary se rendit au salon. Une demi-heure devait s'écouler encore avant l'arrivée de son protégé. La jeune fille était impatiente. Au lieu de s'asseoir au coin du feu, elle se tint debout à côté d'une fenêtre qui dominait la cour et d'où, par conséquent, on voyait la grille et la petite porte donnant sur la rue. Il lui semblait qu'un siècle la séparait du moment où cette porte s'ouvrirait pour laisser entrer Lucien Labroue. Mary se rendait-elle bien compte de ce qui se passait dans son esprit et de la nature du sentiment qui prenait naissance dans son cœur ? Nous n'oserions l'affirmer, mais les soins coquets donnés à sa toilette par la fille du millionnaire ne nous permettent pas non plus de nous prononcer pour la négative.

LXVIII

La demie après neuf heures sonna. La cloche de la grille retentit en même temps, et Mary, cachée par les rideaux de guipures, vit la petite porte tourner sur ses gonds et Lucien entrer dans la cour. Presque en même temps résonna le coup de timbre annonçant une visite, et le jeune homme se dirigea vers le perron. Le valet de chambre Théodore l'attendait sur la plus haute marche pour l'introduire. La fille de Paul Harmant avait porté la main à son cœur, où le sang affluait. Une quinte de toux violente lui déchira la poitrine. Elle fut

obligée de s'asseoir, car la respiration lui manquait. Deux minutes s'écoulèrent, puis la porte du petit salon s'ouvrit. Lucien entra et Théodore referma derrière lui. Mary fit un violent effort pour reprendre haleine, pour dominer son trouble, et dit d'une voix mal affermie :

—Mon père est de retour, monsieur Lucien ; je pourrai tout à l'heure vous présenter à lui.

—Lui avez-vous déjà parlé de moi, mademoiselle ? demanda le fils de Jules Labroue.

—Non, je ne lui ai rien dit encore. Je me suis assurée seulement qu'il n'a choisi personne pour l'emploi que vous convoitez. J'ai voulu agir en votre présence, et voici le moment d'emporter d'assaut le succès.

—Vous ne sauriez croire, mademoiselle, combien je suis ému...

—Avez-vous donc peur ?

—Oui.

—De quoi ?

—De ne pas réussir. Songez, mademoiselle, que mon avenir est en jeu !

—Rassurez-vous ! répondit Mary en souriant. Je suis une alliée fidèle et je réponds de tout. Lucien s'inclina.

—Venez, ajouta mademoiselle Harmant. Venez et comptez sur moi !

En même temps, elle tendait sa petite main fiévreuse au jeune homme, qui la prit et la sentit tressaillir dans la sienne. Mary sortit du petit salon, suivi par Lucien, et s'arrêta dans une pièce précédant la bibliothèque.

—Attendez-moi là, fit-elle, et tenez toute prête la lettre de votre ami, Georges Darié.

Une émotion nerveuse, insurmontable, faisait trembler Lucien. La jeune fille frappa doucement à la porte de la bibliothèque, puis elle en franchit le seuil. L'industriel qui, nous le savons, classait des papiers devant son bureau, leva la tête et s'écria d'un air surpris :

—Comment, c'est toi, chère enfant ! Déjà levée ! —Y songes-tu, père ! Ce serait joli si je n'étais pas levée à neuf heures et demie !

—Déjà neuf heures et demie ?

—Si même il n'est dix heures moins un quart.

Le faux Paul Harmant embrassa sa fille avec effusion, et poursuivit :

—Alors tu viens me chercher pour déjeuner ?

—Non. Nous nous mettrons à table à dix heures. Je viens causer d'affaires avec toi.

—Causer d'affaires ! Comme tu dis cela d'un ton sérieux !

—C'est que c'est très sérieux.

—As-tu besoin d'argent pour payer des factures ? Je vais t'ouvrir ma caisse.

—Je n'ai pas besoin d'argent.

—Alors, fit le millionnaire en riant, c'est qu'il s'agit du fameux secret que tu as refusé de me révéler hier soir ?

—Précisément.

—Eh bien, parle, mignonne, je suis tout oreilles. Mary s'assit à côté de son père et commença :

—Figure-toi que j'ai une fantaisie.

—Tu en as souvent.

—Oui, mais celle-ci ne ressemble point aux autres. Promets-moi de m'accorder ce que je vais te demander.

—Tu sais bien que si la chose est possible, elle sera faite. Est-ce que je t'ai jamais refusé quelque chose ?

—C'est vrai. Eh bien, ma fantaisie, la voici : J'ai le désir que le premier employé engagé par toi pour ta nouvelle usine te soit présenté par moi.

—Ce qui signifie, mignonne, que tu as pris quelqu'un sous ta haute protection, et que tu vas me recommander ce quelqu'un.

—C'est parfaitement ça ! Tu m'as dit que tu aurais besoin à bref délai d'un directeur de travaux afin de surveiller dès à présent l'atelier de dessinateurs que tu vas installer. Il te faut un homme de vrai mérite, un homme instruit, intelligent, pratique, sur lequel tu puisses compter comme sur toi-même. Tu as dit cela, n'est-ce pas ?

—Je l'ai dit et je le répète. Aurais-tu par hasard ce phénix à m'offrir ?

—Oui, et tu engageras ce phénix sous mes auspices et sous ceux de ton avocat, monsieur Georges Darié.

—Ah ! mon avocat protège aussi ton protégé ?
 —Oui, et il compte sur moi pour plaider et gagner sa cause. C'est d'ailleurs dans ton intérêt que nous agissons, père. La personne que nous t'offrons est tout à fait hors ligne. Jamais tu ne pourras trouver mieux ni même aussi bien, jamais !
 —Quelle chaleur ! s'écria Paul Harmant en regardant sa fille ; tu connais donc celui de qui tu parles ?
 —Oui, père. Monsieur Darier, après m'avoir parlé de lui, me l'a envoyé. Je l'ai vu, je l'ai jugé, et je suis certaine de ne m'être point trompée sur sa valeur.
 —C'est un ami de Georges Darier ?
 —Un ami intime, un camarade de collège. Monsieur Darier en répond comme de lui-même. En le prenant de ma main il me semble que tu porteras bonheur à ta nouvelle entreprise, et nous aurons fait une bonne action. Le protégé de monsieur Darier et le mien a subi de grands malheurs de famille, je l'ai compris à quelques mots qui lui sont échappés ; il a besoin d'avoir une situation digne de son caractère et de son mérite, et cette situation tu la lui accorderas chez toi, n'est-ce pas ?
 Le millionnaire attira sa fille à lui et l'embrassa de nouveau.
 —Mais tu es un élève de mon avocat ! lui dit-il en souriant. Tu plaides avec une conviction qui doit te faire gagner tous tes procès.
 —Celui-ci est-il gagné ? demanda vivement Mary.
 —Nous verrons cela tout à l'heure. Il ne faut point que le cœur emporte la tête ! La personne qui deviendra mon bras droit, mon "alter ego," doit être pourvue de qualités spéciales et bien rares. Je désire vivement être agréable à monsieur Darier et surtout à toi, mais avant tout je veux m'assurer que la personne en question est capable de remplir un emploi de haute confiance et que je puis, sans inquiétude et sans péril, remettre en ses mains mon autorité. Je vais donc écrire à l'instant même à votre protégé de venir causer avec moi.
 —Inutile de lui écrire, père, interrompit Mary.
 —Comment ?
 —Il est ici, dans la pièce à côté, t'apportant la lettre de recommandation qui lui a été remise par monsieur Darier.
 —Alors, c'est tout simplement un complot ! dit le millionnaire en riant.
 —Un vrai complot, père, et tu vas en être, car tu ne refuseras pas de voir le meilleur ami de ton avocat.
 —Non, certes. Je le recevrai, et la conversation qui aurait eu lieu demain aura lieu tout de suite.
 Mary, joyeuse, courut à la porte qu'elle ouvrit.
 —Entrez, monsieur Lucien ! cria-t-elle au jeune homme dont nous connaissons l'anxiété. Mon père vous attend.
 Lucien, tremblant, tenant à la main sa lettre d'introduction, franchit le seuil. Paul Harmant l'enveloppa d'un coup d'œil rapide. Le résultat de ce premier examen parut être entièrement favorable au solliciteur, car la physionomie un peu contrainte du millionnaire s'éclaira.
 —Vous m'apportez une lettre de Georges Darier, monsieur ? lui demanda-t-il d'un ton bienveillant.
 —Oui, monsieur. La voici.
 Et il tendit l'enveloppe à l'industriel, qui la prit et poursuivit :
 —Vous m'êtes en même temps recommandé d'une façon toute spéciale par ma fille, qui vous a reçu pendant mon absence. Cela me donne le désir de vous être agréable, mais les affaires sont les affaires, vous le savez aussi bien que moi, et je ne puis rien décider avant de m'être entretenu sérieusement avec vous.
 —C'est trop juste, monsieur. L'entretien que vous voulez bien m'accorder était l'unique objet de mon ambition, car l'emploi que je sollicite n'est pas de ceux qui se puissent accorder seulement à la faveur.
 Mary pensa :
 —Voilà qui est bien répondu !
 Puis, elle ajouta :
 —Père, je te laisse avec monsieur, et je vais attendre impatiemment le résultat de votre causerie.

—Va, ma mignonne.
 La jeune fille sortit en jetant un regard plein d'encouragement à Lucien, qui s'inclina devant elle. Paul Harmant désigna de la main un siège, et le solliciteur, dont l'émotion grandissait encore à mesure qu'approchait le moment décisif, s'assit en face de lui.
 —L'emploi que vous désirez obtenir, commença l'industriel, est celui de directeur des travaux dans mes ateliers ?
 —Oui, monsieur, et croyez bien que je ne me dissimule point la haute importance de cet emploi, et les qualités qu'il exige de son titulaire.

LXIX

—Mais avant de continuer cet entretien, poursuivit Lucien après un moment de silence, veuillez prendre connaissance de la lettre que j'ai eu l'honneur de vous remettre. Elle est écrite par quelqu'un qui me connaît bien et se fait mon répondant auprès de vous.
 Jacques Garaud prit la lettre qu'il avait placée devant lui sur des papiers, l'ouvrit et en lut les premières phrases, puis il la replaça, toute ouverte, sur son bureau.
 —Georges Darier, fit-il ensuite, vous recommande à moi avec la conviction d'un homme sûr de votre mérite. La manière dont il me parle de vous n'a rien de banal. Vous êtes élève de l'École des arts-et-métiers ?
 —Oui, monsieur, et j'ai fait des études spéciales relativement à la mécanique appliquée aux chemins de fer, question qui, d'après ce qu'ont dit certains articles de journaux, semble vous préoccuper en ce moment. Je ne m'en suis pas tenu à la théorie, j'ai abordé la pratique. Je puis me mettre à un étau, la lime et le marteau à la main, pour démontrer aux ouvriers comment on forge une pièce et comment on l'ajuste.
 —Voici qui prouve beaucoup d'intelligence et je vous en félicite. Il est presque inutile de vous demander si vous êtes dessinateur.
 —Si je ne l'étais, je n'aurais pas osé me présenter à vous. Me trouvant sans emploi, j'ai accepté et j'occupe en ce moment celui de dessinateur de la maison Simons et Cie, de Saint Ouen.
 —Ah ! ah ! fit le faux Paul Harmant en fixant de nouveau les yeux sur le jeune homme, vous exécutez les dessins de la maison Simons et Cie ?
 —Oui, monsieur.
 —Quel âge avez-vous ?
 —Vingt-sept ans.
 —Vous habitez Paris ?
 —Oui, monsieur.
 —Vous êtes Parisien ?
 —Pas tout à fait, mais il s'en faut peu, car je suis né à Alfortville.
 (La suite au prochain numéro.)

L'ESCLAVAGE EN CHINE

L n'est guère de famille chinoise riche ou simplement aisée qui ne possède une quinzaine d'esclaves, quoiqu'il soit très facile de se procurer d'excellents domestiques libres. Le prix d'un esclave varie naturellement suivant son âge, sa force et sa beauté. En temps de paix et de prospérité, le prix monte jusqu'à cinq et six cents francs et au-dessus ; mais, en temps de guerre ou de famine, les familles surchargées d'enfants vendent leurs fils et leurs filles littéralement pour une poignée de riz. Gray cite des bandes de maraudeurs qu'il a vu de ses yeux offrir des jeunes filles en vente à raison de 20 francs par tête. Il a vu aussi à Canton un père qui s'était ruiné au jeu vendre ses deux garçons au prix de quatre cent vingt-cinq francs.
 En général, avant de consommer l'achat on prend l'esclave à l'essai pendant un mois. Ce qu'on tient surtout à savoir avec certitude, c'est qu'il n'est pas atteint de la lèpre, et dans ce but on le soumet toujours à une épreuve particulière : l'esclave est conduit dans une chambre noire, et une flamme bleue est promenée devant sa face. Si sa peau prend alors un reflet verdâtre, on en conclut que sa santé est bonne ; si le reflet est plutôt rouge, on estime qu'il est atteint de la terrible maladie. L'esclavage est perpétuel et héréditaire. Les misérables tombés dans cette affreuse condition n'ont

même pas le droit de décider du sort de leurs enfants, et c'est seulement à la seconde génération que l'affranchissement est de droit, si l'esclave a pu amasser de quoi racheter sa liberté. Ils ne peuvent pas non plus ester en justice.
 Enfin, le maire a sur eux droit de vie et de mort et l'on peut dire tous les droits, même celui de livrer son esclave à la prostitution publique. L'esclave est hors la loi.
 Il arrive fréquemment qu'il prend la fuite. Il est alors signalé de tous côtés par des placards indiquant son âge, sa figure, son costume et la récompense promise à qui le ramènera au logis. Ces placards se voient à tout instant sur les murs des villes chinoises où sur la poitrine des crieurs publics qui les promènent à la façon des *sandwich men* de Londres.

QUELQUES PENSÉES SUR LES FEMMES

L'amitié d'une femme est, à son amour, ce qu'un cataplasme est à un sinapisme.
 La jeune fille est une fleur, la jeune femme est un fruit ; si le fruit se trouve mauvais, quel souvenir restera-t-il de la fleur !
 Le plus sûr moyen d'irriter les femmes et de leur déplaire, c'est d'attaquer leur sexe ; elles seraient moins sensibles à des accusations personnelles.
 Les femmes les plus ardentes à réclamer l'émancipation des femmes sont précisément celles qui ont donné les preuves qu'il ne faut pas les émanciper.
 Une femme n'est une femme, dans la belle et noble acception du mot, que par la pudeur et la tendresse. Que reste-il de ses charmes à celle qui se vend ? Qu'est-ce que la femme sans l'amour ?

Conseil de prudence à donner à une jeune femme : Ne point interroger l'homme qu'elle épouse sur l'état de son cœur dans le passé. Mensonges ou serments sont toujours sans profit et ne causent que des malheurs.

Les femmes, telles que Dieu les a créées, vaniteuses et sensibles, sont destinées à ne s'entendre qu'avec les hommes. Entre elles, ce sont des nuages chargés d'électricité ; combien ne se rencontrent ou ne s'attirent que pour faire un éclat ou pour se repousser !

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 98.—CHARADE

Jeune fille dans mon Premier
 Souvent a mis son doigt de rose ;
 Chaste et pâle, dans mon Dernier,
 Pendant la nuit elle repose.
 Celui qui commet mon Entier
 Toujours à la prison s'expose.

No. 99.—ÉNIGME

Ma mer n'eut jamais d'eau, mes champs sont infertiles.
 Je n'ai point de maisons et j'ai de grandes villes,
 Je réduis en un point mille ouvrages divers,
 Je ne suis presque rien et je suis l'univers.

No. 100.—LOGOGRAPHE

Sur Six pieds, mon contact est doux,
 Touchante est mon étreinte ;
 Mais sur Cinq, rudes sont mes coups,
 Mortelle est mon atteinte.

SOLUTIONS :

No. 95.—Les mots sont : Epreuve et Preuve.
 No. 96.—Les mots sont : Marchant et Charmant.

No. 97

BLANCS. NOIRS.
 1 C 7e D 1 Ad libitum
 2 Mat selon le coup des Noirs.

ONT DEVINE :

A. Lachance, Montréal ; Mlle N. Gagnon, Montréal ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Hommes, femmes, vieillards, enfants sont friands de mystère.

CHOSSES ET AUTRES

Seize Sœurs de Charité ont été victimes du fléau à Aranguez, Espagne.

Lord Churchill, dont nous avons publié le portrait la semaine dernière, a été élu par 127 voix de majorité.

Il y a 300,000 personnes dans le service civil, au compte du gouvernement des Etats-Unis.

La ville de Londres produit annuellement 50,000 tonnes de suie qui rapportent \$200,000. On s'en sert pour fumer la terre.

Il y a plus de bonheur dans un mille carré du Canada que dans tous les Etats-Unis, écrit l'Américain Vaquin Miller.

Le trône de l'impératrice de Russie est tout couvert de plaques d'or et orné, entre autres pierres précieuses, de 1,500 rubis et 8,000 turquoises.

Calomnie est un mot qu'il ne faut point qualifier : il résume à lui seul ce qu'il y a de plus vil dans l'âme humaine : le mensonge et la lâcheté.

Il y a à peu près 200,000 commis voyageurs aux Etats-Unis. La moyenne de leurs salaires est de \$1,500, plus leurs dépenses de voyages qui sont payées par leurs patrons.

Un journal scientifique annonce qu'on vient de découvrir un diamant qui dépasse en grosseur et en limpidité tous ceux qu'on a trouvés jusqu'à ce jour. Cette précieuse pierre pèse 470 carats.

"Mon fils, disait un père à son garçon, traite tout le monde avec politesse, même ceux qui te rudotent. Rappelle-toi qu'il faut être poli envers les autres non pas parce que ce sont des messieurs, mais parce que tu en es un."

Un serpent de neuf pieds de long, à tête plate, le corps brun rayé de rouge, vient d'être tué près de Starruca, Pennsylvanie, pendant l'engourdissement causé par le travail de la digestion d'un veau nouveau-né qu'il venait d'avaler.

En France on fait des roues pour les chars avec du cuir. On tranche des peaux de buffle en lanières, dont on fait des disques solides qu'on tient ensemble au moyen de deux cercles de fer, après qu'on les a soumis à une grande pression hydraulique.

Le Séminaire de Saint-Sulpice, de

Montréal, doit établir un Séminaire Canadien à Rome, sur la demande des évêques de la province, avec l'assentiment de Sa Sainteté Léon XIII. Le Pape a accueilli cette idée avec plaisir, et le Séminaire sera bientôt en voie de construction.

Le président.—Il est avéré que vous avez jeté votre femme sur les rails au moment où le train passait.

L'accusé.—C'est vrai, monsieur, mais je lui expliquais quelque chose, et, comme elle ne comprenait pas, dame ! je l'ai mise sur la voie !

C'EST L'EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON,

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2

86 Primes, a \$1 - 86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

UN REMÈDE INFAILLIBLE POUR TOUTES LES MALADIES,

E. MASSICOTTE & FRÈRE, SEULS AGENTS A MONTREAL.

FRAUDE

Afin de mettre le public en garde contre les personnes peu scrupuleuses qui se permettent de vendre de l'eau minérale de différentes sources, pour celle de St-Léon, qui possède des qualités que les autres eaux minérales n'ont pas, nous publions ci-dessous la liste des dépôts à Montréal où le public sera certain de se procurer la véritable et célèbre eau minérale de Saint-Léon :

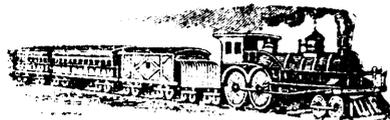
M. Baridon, 803, rue Ste-Catherine; Jos. Bellevue, 45, Place Jacques-Cartier; M. F. Larin, rue Notre-Dame, coin de la rue Saint-Jean-Baptiste; J. J. Flinn, 370, rue Craig; N. Quintal et Fils, 113, rue des Commissaires; Fraser Viger & Cie., 221, rue Saint-Jacques; Alph. Jolicoeur, 262 1/2, Sanguinet; Daoust & Frère, 852, Ste-Catherine; Isaie Pigeon, rue St-Jacques, coin de la rue Sainte-Marguerite; M. Précourt, 551, Mignonne; M. Payette, 462 1/2, Ontario; E. Christin, 400 1/2, Ontario; M. Lemieux, 768, Ontario; M. Gascon, 286, Beaudry; E. Brouillet, 112, Champlain; U. Laporte, 536, Mignonne; D. C. Brosseau, 1410, Notre-Dame; M. Riendeau, rue St-Gabriel; Albion Hotel, rue McGill; St-Lawrence Hall; J. N. Grenier, 566, Mignonne; M. Leblanc, 295, Craig.

E. MASSICOTTE & FRÈRE, Seuls agents pour Montréal.

217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

Nouvelle approvisionnement reçu tous les jours, en bouteilles, en cruches et en quarts.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours, Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15 "
Arrivant à la Rivière-du-Loup.....	11.50 P. M.
" à Trois-Pistoles.....	12.55 "
" à Rimouski.....	2.30 "
" à Petit Métis.....	3.23 "
" à Campbellton.....	7.00 "
" à Dalhousie Junction.....	7.40 "
" à Bathurst.....	9.28 "
" à Newcastle.....	10.57 "
" à Moncton.....	1.40 A. M.
" à St-Jean.....	5.30 "
" à Halifax.....	9.15 "

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-chef. MONCTON, N.-B., Juin 1885.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

N. GOYETTE,

BOUCHER.

MARCHE D'HOUELAGA,

Etaux 1 et 3

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

NEWSPAPER ADVERTISING A book of 100 pages. The best book for an advertiser to consult, be he experienced or otherwise. It contains lists of newspapers and estimates of the cost of advertising. The advertiser who wants to spend one dollar, finds in it the information he requires, while for him who will invest one hundred thousand dollars in advertising, a scheme is indicated which will meet his every requirement, or can be made to do so by slight changes easily arrived at by correspondence. 149 editions have been issued. Sent, post-paid, to any address for 10 cents. Write to GEO. P. ROWELL & CO., NEWSPAPER ADVERTISING BUREAU, (108 Spruce St., Printing House Sq.), New York.

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

FLAVIEN J. GRANGER,

PAPETIER.

13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

On demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR. H. E. DESROSIERS,

70, RUE ST-DENIS,

MONTREAL

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30, Montréal.